

1

Lee Roy Sears n'avait qu'un seul tatouage sur son avant-bras gauche musclé, mais c'était un chef-d'œuvre. Il l'avait dessiné lui-même et l'avait fait exécuter par un artiste tatoueur philippin à Manille, où il avait été envoyé vers la fin de son engagement au Viêtname en 1971.

Le tatouage était un défi à tout modèle conformiste de « laideur » ou de « beauté ». Il était si laid qu'il en devenait beau sous vos yeux.

En fait, ce tatouage n'était pas qu'un simple tatouage – un mélange de matières colorantes instillées sous l'épiderme –, il constituait une véritable présence, possédant sa vie propre. Vous n'aviez qu'à le considérer quelques secondes pour le comprendre.

Lee Roy Sears, hanté par des « visions » depuis sa plus tendre enfance, l'avait transposé en un rêve fiévreux de la jungle vietnamienne : un serpent enroulé, d'un noir brillant pailleté d'or, avec une tête humanoïde. Sa petite langue fourchue jaillissait entre ses crochets, semblables à des défenses, au bout desquels perlait un filet de salive venimeuse. Ses yeux dorés, étrangement lumineux, avaient une pupille noire comme une tache d'encre. Avant même que Lee Roy Sears exécutât son tour, faisant saillir les muscles de son avant-bras, pour donner la

sensation que le serpent prenait vie et était sur le point de lancer une attaque et de planter ses crochets venimeux dans de la chair fraîche, votre première réaction était de vous écarter vivement.

Au repos, le serpent ne mesurait qu'une vingtaine de centimètres, mais vous aviez l'impression qu'il était beaucoup plus long, qu'il était de taille normale. En fait, vous ne vous souveniez plus qu'il s'agissait d'un tatouage.

Lee Roy Sears n'avait pas honte d'« Œil-de-Serpent » – c'était le nom affectueux qu'il donnait à son tatouage. Lee Roy Sears n'avait honte de rien qui concernât Lee Roy Sears, en dehors d'assez rares états de faiblesse. Bien entendu, n'étant pas fou, il préférait couvrir ce tatouage lors de ce que l'on peut appeler des « occasions solennelles ». Quand se conformer à l'ordre bourgeois pouvait être une stratégie. Par exemple, au cours de l'audience devant cinq membres de la Commission d'État pour la rémission des peines à la prison d'État du Connecticut, à Hunsford, le matin du 11 mai 1983. Trente-six heures avant que la sentence condamnant Lee Roy Sears à la peine capitale pour meurtre au premier degré ne devînt exécutoire.

Le condamné était assis là, soumis, attentif, droit, écoutant les étrangers qui décidaient de son destin, de son « cas », devant lui. Dans sa tenue kaki de prisonnier, immaculée, pantalon à plis marqués, longues manches de chemise boutonnées jusqu'aux poignets.

2

— C'est triste, je suppose. Son regard est tellement hanté.

C'était la veille du 11 mai 1983. Dans leur maison blanche de style colonial à Glenway Circle, Mount Orion, dans le New Jersey, Gina O'Meara s'adressait à son mari Michael qui devait assister, le lendemain matin, à l'audience de Hunsford et plaider en faveur du condamné Lee Roy Sears. Pour autant que Gina pouvait en juger, son mari ne tenait pas nécessairement le condamné pour coupable. Elle examinait une petite photographie peu nette de Sears, fixée à l'un des nombreux documents photocopiés du dossier. Quel visage étrange ! Tendus, grimaçant, tel un de ces affreux masques exotiques de Polynésie suspendus sur les murs d'une aile sombre du Metropolitan Museum of Art. De simples trous pour les yeux, mais étaient-ce de simples trous ou bien, d'une certaine façon, des yeux doués de vue ?

Michael O'Meara parlait rarement à sa femme de son travail *pro bono* pour la Coalition, parce que Gina avait l'habitude de le défier, à sa manière aguichante et pleine d'esprit, comme si elle avait été un avocat de la partie adverse. Bonne épouse, elle pensait qu'un homme aussi

travailleur et acharné que Michael O'Meara devait être payé pour son travail, bien qu'elle se gardât de le préciser, car cela aurait pu sous-entendre – n'est-ce pas ? – qu'elle voulait être payée. Aussi insistait-elle sur l'aspect plus idéologique, plus objectivement philosophique, comme elle le faisait maintenant en fronçant les sourcils.

— J'ignore sans doute que la loi est un jeu auquel on ne peut jouer sans en connaître les règles, mais, cher Michael, le point crucial est de savoir si cet homme est ou non un meurtrier, non s'il a eu droit à un juste procès, ou si des arguments incendiaires ont été avancés ou si le pouvoir... comment dit-on... arbitraire ?

— Discrétionnaire.

— Oui. Eh bien ?

— Dans notre système judiciaire, le procureur abuse de son pouvoir discrétionnaire. Il dicte les termes du procès dès le début, d'abord devant le Grand Jury, puis au cours du procès. Il possède la prérogative de proposer le *plea bargain* qui permet à l'accusé de voir ses charges réduites en échange de sa coopération, de sorte qu'il contraint des hommes et des femmes effrayés et parfois mentalement déficients à accepter de se reconnaître coupables, alors que s'ils étaient jugés, les accusations portées contre eux ne seraient jamais prouvées. Ensuite, s'ils insistent pour obtenir une réhabilitation, comme Sears, ils peuvent être punis.

— Mais... Lee Roy Sears est-il, oui ou non, un meurtrier ? Personne ne le sait-il ?

Michael soupira. Il n'avait exposé à Gina que les rudiments de l'affaire, compliquée, glissant sur les premiers ennuis de Sears avec la justice et certaines accusations non prouvées, plus tard abandonnées, de kidnapping et de viol. Il pensait entendre par la voix de sa femme un avant-goût d'innombrables voix incrédules exigeant une

explication sans avoir assez de bonne foi pour l'accepter. Cependant, il fallait essayer.

— Sears affirme qu'il n'a pas tiré. Deux témoins prétendent le contraire. D'autres que lui sur les lieux avaient des armes. C'est ainsi que l'État a jugé son cas, il y a cinq ans, et la défense s'est montrée si maladroite que le verdict s'est retourné contre l'accusé. C'est tout ce que nous – étrangers à l'affaire – en savons.

— Tu dis cela comme si le verdict était une loterie, dit Gina, un peu ironique.

— Il l'est. Tous les procès le sont pour les indigents en Amérique.

— Mais enfin, certains de ces accusés sont coupables, même si le procureur embrouille l'affaire !

Michael essaya de sourire et serra les jolies mains manucurées de Gina entre les siennes. C'était un homme de taille moyenne, un mètre soixante-quinze quand il se tenait bien droit, mais son ossature assez lourde, ses larges épaules, ses grandes mains et ses pieds massifs lui donnaient un aspect pesant. Un homme un peu ours, du moins tel qu'on imagine un ours. Il y avait chez lui quelque chose de jeune et d'anxieux, un air caractéristique de prière, une sorte de sourire ambigu, lui attirant la sympathie aussi bien des hommes que des femmes, au moins les premiers temps. Il n'était ni beau, ni laid. Ses yeux bruns manquaient d'éclat et cependant son regard était chaleureux, direct, candide. Ses cheveux frisés, roux foncé, avaient commencé à s'éclaircir alors qu'il n'avait pas trente ans, mais le dessus du crâne restait abondant comme une crête de coq. Sa poignée de main était ferme et même un peu brutale, son toucher infailliblement doux donnait une impression chaleureuse, comme s'il était conscient de sa force et craignait de faire mal sans le vouloir.

Près de lui, Gina était mince et même un peu maigre, d'une élégante minceur, très féminine ; elle avait des pommettes hautes, des traits délicats sur un visage d'un ovale classique, de grands yeux verts comme des pierres précieuses et des cheveux blond cendré qu'elle portait artistement coupés à hauteur de la ligne gracieuse de son menton, mettant en valeur son joli cou. Alors que Michael O'Meara était franc, curieusement étranger à tout subterfuge pour un homme habitué au droit, Gina était toute ambiguïté, subtilité, calcul. Il y avait quelque chose d'oriental dans ses manières, bien que, par ses valeurs et par les marques de sa féminité, elle fût totalement américaine. Homme, vous étiez séduit par elle et même probablement troublé, irrité. Cette femme flirtait-elle ou essayait-elle de vous rendre ridicule ? Âgée maintenant de vingt-neuf ans, trois ans de moins que Michael, elle avait été, une dizaine d'années plus tôt, la plus séduisante débutante de San Francisco. Aux yeux admiratifs de Michael, elle semblait légèrement plus mûre qu'elle ne l'avait paru lors de leur romantique rencontre dans un immeuble de Delancey Street, quand la porte de l'ascenseur s'était ouverte et qu'il s'était trouvé devant une beauté éclatante vêtue d'une élégante robe de cocktail noire. *Ab ! Seigneur !*

En un sens, leur lune de miel continuait. Peut-être en partie parce que Gina n'était toujours pas enceinte. Elle restait ainsi encore virginale, incomplètement gagnée. Dès le début, Michael avait ressenti un subtil et puissant lien érotique entre eux dans lequel l'homme – et donc le mâle – devait conquérir la femme incomparablement féminine et, après tout, pas si facile à séduire.

— Gina chérie, dit-il en caressant ses mains – fraîches, un peu impatientes –, ce n'est pas le point important. Il y a toujours des degrés de culpabilité et des degrés

d'intention. Pour qu'un crime soit un crime, au sens traditionnel du mot, il doit y avoir *mens rea*, littéralement « mauvais esprit » ou intention criminelle. Tu sais certainement aussi que notre système pénal favorise les gens fortunés. Regarde un salopard comme – il cita un membre de la haute société de Manhattan, jugé et acquitté pour avoir essayé d'assassiner son épouse dont il héritait et qui se trouvait depuis des années dans un état comateux. Les accusés qui peuvent s'assurer le concours de grands maîtres du barreau reçoivent un traitement auquel les accusés pauvres n'ont pas droit. Lee Roy Sears était pauvre. Je ne connais que les grandes lignes de sa vie, mais...

— Il est indien, n'est-ce pas ?

— Il prétend avoir un huitième de sang indien Seneca, tribu du nord de l'État de New York. Il...

— Mais, attends ! Il pourrait être coupable, même s'il a été victime d'une discrimination raciale, n'est-ce pas ?

— Écoute, Gina, sur le nombre effroyable d'assassinats commis chaque année aux États-Unis, quarante-huit mille – j'ai lu le chiffre, l'autre jour –, combien sont résolus par la police ? Combien de ceux qui les ont perpétrés sont-ils arrêtés, inculpés et condamnés à mort ? Combien d'entre eux finissent, comme Lee Roy Sears, par passer des années de leur vie dans le quartier des condamnés à mort ?

— Qu'es-tu en train de dire ? Je voudrais que tu n'élèves pas la voix.

— Je n'affirme rien, chérie, je pose une question.

— Mais, insista Gina, peut-être devraient-ils l'être ? Michael eut un petit rire de dérision.

— Être quoi ? Condamnés à mort ?

Gina hésita. Ses lèvres roses eurent un petit sourire et elle insista encore :

— Peut-être sont-ils coupables.

— Oui, et alors ?

— Alors quoi ?

— Alors, quel doit être leur châtimement ?

— Je l'ignore. Pour l'amour du ciel, allons nous coucher, dit Gina en riant. L'homme de loi de la famille, c'est toi !

— Gina, j'essaie seulement de te faire comprendre combien est relatif le concept de châtimement dans toute société. De l'ancestrale *lex talionis* – « œil pour œil » – au concept révolutionnaire de réhabilitation développé par les quakers, il y a un monde. C'est contre l'iniquité de cette sentence que nous protestons, non pour discuter sa culpabilité.

— Ainsi, toi, Michael O'Meara, tu ne sais pas plus qu'un autre si cet homme est coupable ou non ! Tu ne sais même pas s'il n'a pas commis d'autres meurtres avant de se faire prendre.

— Gina, ne dis pas des choses pareilles !

Michael était outré, ce qui fit rire Gina. C'était un homme éminemment sympathique et en de tels moments, du moins quand ils étaient seuls dans leur confortable maison, que rien ne venait les distraire et qu'il n'y avait pas là d'autres hommes plus brillants, plus remarquables, elle l'aimait vraiment beaucoup.

Impulsivement, voyant son expression indignée et blessée, Gina porta à ses lèvres la main de Michael, sa grosse main velue, et détacha les siennes.

Puis elle prit la photographie de Lee Roy Sears et la décolla du document pour l'examiner pensivement sous une lampe. De ses dents parfaites, elle se mordit la lèvre inférieure et déclara enfin, comme s'il n'y avait rien à ajouter à la discussion :

— Ton homme n'a pas l'air tellement indien, au fond.

Le secret de Michael O'Meara, le « moteur » qui le conduisait dans la vie, comme il l'appelait lui-même, et expliquait probablement son succès professionnel, était un sentiment de culpabilité.

Une culpabilité obscure, une culpabilité qui paraissait sans objet.

Ce sentiment d'avoir commis une action répréhensible et d'être incapable de se la rappeler remontait aux plus lointains souvenirs de son enfance. Il pesait comme une mare d'eau croupie au fond de son cerveau. Quand il était occupé, il s'en apercevait rarement, mais cette pensée flottait toujours. Michael n'avait jamais pu poser de questions à son père, mais il avait essayé à plusieurs reprises auprès de sa mère. S'était-il passé quelque chose dans son enfance, avait-il mérité une punition sévère, peut-être n'avait-il pas été suffisamment puni ? Un fait troublant et un peu mystérieux était-il resté inexpliqué ?

La mère de Michael était une mondaine, excellente joueuse de bridge, mais vulnérable et prompte à s'offusquer s'il lui semblait qu'on lui fit des critiques, même indirectes. Elle avait ri nerveusement et, avait-il semblé à Michael, montré un peu de colère à ses questions insistantes, niant tout mauvais souvenir du passé.

— Jusqu'à la mort de ton père, nous étions tous si heureux !

Le père de Michael avait été un très célèbre fourreur, mort d'un ulcère à l'estomac alors que Michael était en seconde année à l'université.

— Si heureux, avait-elle répété en guise de conclusion.

La sœur de Michael, Janet, de cinq ans sa cadette, n'avait guère été d'une plus grande aide. Janet vivait

maintenant à Manhattan et travaillait pour la chaîne CBS dans un poste de subordination, prétendait-elle. Elle y avait acquis une élocution rapide, optimiste ; toute histoire personnelle – y compris familiale – était aussitôt prétexte à une anecdote du genre digne d'un spectacle de variétés à la télévision. Elle parlait de Michael en termes génériques, affirmant qu'il avait été un frère aîné idéal au cours de leur adolescence, gentiment protecteur à son égard et lui venant même en aide, de sa manière caractéristique, et si beau garçon qu'il était devenu un modèle pour les autres hommes de sa vie.

— Malheureusement, comparés à Michael, la plupart des hommes aujourd'hui sont des homos ou des salopards, ou les deux.

Et la jeune sœur de Michael lançait la tête en arrière et riait de cette façon vulgaire qu'il ne lui avait jamais connue auparavant.

L'adolescence de Michael à Darien, dans le Connecticut, lui paraissait, d'un point de vue d'adulte, à la fois très américaine et sans histoire. Il ne se souvenait d'aucun traumatisme mémorable, ni heurts ni désappointements. Il n'avait jamais été snobé au collège. En fait, il avait été bon camarade, joueur de football un peu audessus de la moyenne, porte-parole de sa classe, bon élève sans plus. Son anxiété à propos de cette éventuelle culpabilité sur un point obscur et indéfinissable revenait de temps en temps à la surface, mais il l'écartait promptement. Puis, à l'âge de dix-huit ans, il entra au séminaire Williams et pénétra dans un monde nouveau – non qu'à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix, Michael O'Meara ait été touché, comme beaucoup de jeunes de sa génération, par l'agitation de la guerre contre le Viêtnam, mais un idéaliste tel que lui ne pouvait qu'être profondément ému et spirituellement

engagé par l'exemple d'un pasteur activiste – un « chrétien renégat » ainsi que l'intéressé le proclamait lui-même – qui avait été publiquement dénoncé par son Église en raison de sa prise de position politique. Aussi, en sortant de l'université, Michael eut-il l'intention de devenir lui-même un homme d'Église. Peu lui importait le titre, seuls importaient les sentiments œcuméniques.

Les O'Meara, deux frères, avaient émigré de Dublin, en Irlande, dans les années 1840. Apparemment, ils avaient abandonné avec beaucoup d'empressement leur religion catholique pour s'assimiler à la Nouvelle-Angleterre. Eux et leurs enfants s'étaient mariés par amour – ou peut-être, parfois, par intérêt. La famille de la mère de Michael était protestante, mais sans beaucoup de conviction. Pour la mère de Michael, aborder des sujets tels que Dieu, la rédemption, l'âme, était aussi embarrassant que parler de son intimité physique ou de la maladie. Le père de Michael n'avait pas de religion définie, mais se qualifiait vaguement de chrétien, afin de se distinguer des Juifs, ses rivaux héréditaires sur le marché de la fourrure.

Bien que Michael ne recherchât pas plus la parole que l'esprit de Dieu, il s'était inscrit dans un séminaire très célèbre de New York, avec l'intention de devenir pasteur protestant, tout en étant également – Michael se montrait plus vague à ce sujet – professeur. Presque immédiatement il fut submergé par ce que le séminaire réclamait et attendait de ses élèves, contrastant tellement avec l'aimable licence de lettres qu'il avait obtenue à la fin de ses études : grec ancien, latin, hébreu, ses cours préparatoires d'étudiant de vingt-trois ans eurent sur lui un effet paralysant. Force lui était de reconnaître qu'il n'avait aucune idée de ce que signifiait la religion et encore moins de ce que signifiait Dieu. Pour lui, ce

n'étaient que de simples mots, des symboles, des concepts, des phénomènes politiques, historiques, géographiques, sociologiques, toujours changeants et en évolution constante. (Michael avait été certain de savoir qui était Jésus-Christ, mais, soumis à une critique du Nouveau Testament, il en vint rapidement à comprendre que le Jésus-Christ de son temps n'était pas le Jésus-Christ des temps suivants. Pas plus que le Jésus-Christ de son temps n'était entièrement cohérent avec son enseignement et son comportement.) La Bible, sujette à la dissection, n'était plus la Parole de Dieu – loin s'en faut – mais une anthologie disparate de diverses mains, s'étendant sur plusieurs siècles, bref, une œuvre de fictions, certaines tout à fait extravagantes, remplies d'idéologies et même de religions concurrentes. Le Seigneur Yahve, si jaloux, menaçant et imprévisible, remontait à d'humbles sources. Il avait commencé en dieu Volcan quelque part dans l'ancien monde – tel un politicien local qui accède à des hauteurs extraordinaires non grâce à ses mérites mais, virtuellement, par chance. Ce dieu Volcan, étant parvenu au trône le plus élevé, ne pouvait plus en être délogé.

Naturellement les professeurs de Michael O'Meara au séminaire ne tenaient pas ouvertement de tels propos. Ces choses ne sont jamais exprimées directement, sinon le jeu n'aurait plus de raison d'être.

Michael était aussi obligé de considérer ce qu'il s'était contenté d'envisager vaguement dans le passé. Le christianisme, ou plutôt le judéo-christianisme, n'était qu'une tradition parmi beaucoup d'autres et nullement la plus durable. Le monde était rempli de religions éteintes, à demi disparues, vivantes, florissantes, fraîchement semées comme la terre elle-même, qui se recouvrait géologiquement avec le temps. Chaque religion était

divinement privilégiée et chacune avait son sauveur, ou plus généralement ses sauveurs ; il y avait des livres sacrés, de saints hommes, des miracles, des mystères, des autorités, des rites et des rituels, des sacrifices, des sacrements, des démons, des cieux et des enfers et de grandes variétés de punitions, de grandes variétés de vœux puérils. Comme dans une production théâtrale à budget limité où un même acteur joue plusieurs rôles, les dieux d'une secte étaient les démons d'une autre. Si l'amour du prochain était prêché, la haine des ennemis était pratiquée. Les gens les plus pacifiques pouvaient être galvanisés au point de devenir des guerriers des plus sanguinaires lorsque leurs dieux leur ordonnaient d'agir et lorsque les prêtres bénissaient leurs armes.

Aucune de ces révélations n'était nouvelle, mais toutes l'étaient pour Michael O'Meara.